

Dynastie

n° 42 – 5 novembre 2020 - 3 €

ALBANIE

La princesse Géraldine

par Frédéric Aimard

LE 22 OCTOBRE un communiqué de la Famille royale albanaise sur Instagram a annoncé la naissance de la princesse Géraldine, à 9 h 30 à la maternité Reine Géraldine de Tirana.

Son père, le prince héritier Léka des Albanais (né en 1982) est le petit-fils du roi Zog qui dirigea l'Albanie de 1925 à 1939. Après une vie d'exil, il s'est installé en 2002, avec sa grand-mère paternelle, son père Leka I^{er} et sa mère Susan, à Tirana où il bénéficie d'une maison officielle fournie par l'actuelle République.

Né en Afrique du Sud, ancien élève de l'Académie militaire de Sandhurst, le Prince a occupé, en 2012-2013, un poste de conseiller politique auprès du président de la République Bujar Nishani durant un an après avoir passé trois ans au ministère des Affaires étrangères puis trois autres années au ministère de l'Intérieur. Il poursuit une carrière diplomatique dans la perspective de l'intégration de l'Albanie à l'Union européenne.

Le 8 octobre 2016, il s'est marié dans l'ancien palais royal de Tirana, avec Élia Zaharia (née en 1983), une compatriote, fille d'une actrice célèbre en Albanie. Elle-même actrice et chanteuse (elle s'est formée à Bordeaux et Paris). Philippe Delorme nous rappelle, dans le dernier chapitre de son récent livre *Dictionnaire insolite des dynasties du monde*, (Via Romana, 465 pages) que la princesse descend des seigneurs de Danjë qui, au XV^e siècle, ont combattu au côté du héros national Skanderberg. Leka est de religion musulmane (sa grand-mère était catholique, sa mère anglicane) et Élia de religion orthodoxe.

La première photo de la princesse Géraldine dans les bras de sa mère a été publiée sur le compte Twitter du prince le 30 octobre 2020 à 22 heures (pas de décalage horaire entre Paris et Tirana). La voici. On verra son petit visage plus tard...



@PRINCELEKA

Philippe Houbart est un journaliste re-traité à la longue carrière dans la presse nationale (chef de rubrique à *Combat*, secrétaire de rédaction à *Paris-Match*, correspondant régional du *Monde*) et dans la presse régionale (au *Dauphiné libéré*, au *Courrier Picard*...), puis maître de conférences en faculté de Lettres... aux convictions monarchistes jamais démenties.

■ Est-il raisonnable d'être royaliste en 2020 ?

Il est raisonnable de penser que notre pays mérite mieux que ce que nous vivons aujourd'hui, sous le règne de l'hyperlibéralisme, de la liquéfaction de l'État, de la fracture de plus en plus vive entre riches et pauvres, de la négation de notre culture. La monarchie est une hypothèse plausible.

■ Sous quelle forme l'envisageriez-vous ?

Certainement pas sous ses formes passées. Elle est à réinventer, en articulant l'exigence de la démocratie avec la présence d'un roi réconciliant charnellement la France avec sa grandeur et son histoire. Nous avons la chance d'avoir un jeune Prince solide intellectuellement, qui efface des turbulences vécues auparavant dans la Maison de France, et autour de lui une famille que les Français adoreraient s'ils la connaissaient.

■ Comment convaincre les Français ?

Notre pays est dans un tel désarroi que nous courons vers le chaos. Il est impossible que la toute-puissance de la classe politique au pouvoir, répressive et quasiment dictatoriale, se maintienne indéfiniment. Il y aura un jour une explosion, il faudra alors que le Prince apparaisse au grand jour et que ceux qui le soutiennent le fassent connaître. C'est la théorie du recours.

■ Mais voyez-vous dans l'opinion des courants susceptibles de s'y rallier ?

Il y a une nébuleuse qui réfléchit de façon disparate à conjuguer la justice sociale et la souveraineté nationale, écoutez les Coralie Delaume, Frédéric Farah, Natacha Polony, Arnaud Montebourg et d'autres. Ils tournent autour du pot. C'est à suivre attentivement.

■ Comment en êtes-vous arrivé à vous orienter dans cette direction ?

Lycéen, en 1964 au lycée Pothier d'Orléans, j'ai eu la chance de connaître l'avocat orléanais Yves Lemaignan (1915-1997), un



pédagogue hors pair, qui m'a aiguillé vers la monarchie et le militantisme. Je fais un bond dans le temps et, en 1971, je participe à la fondation de la NAF. La vie professionnelle et familiale m'en ont éloigné, mais je suis toujours en phase avec la NAR.

■ Quelles sont les influences qui vous ont guidé dans cette voie ?

Mon grand regret est de ne pas avoir connu personnellement Pierre Boutang. Mais j'ai lu son hebdomadaire *La Nation française*, j'ai lu tout Georges Bernanos et me suis pénétré de ses écrits politiques, j'ai lu attentivement Pierre Debray notamment dans la revue *L'Ordre français*, j'ai écouté les conférences de Bertrand Renouvin, et j'ai fait un tri parmi toutes les personnes que j'ai pu rencontrer dans des endroits divers.

Dans la foulée de Mai 68, je suis allé traîner dans l'appartement, du côté de la rue de Rennes, où s'était créée l'Agence Presse-Libération. Il y avait Sartre, mais surtout le fougueux Maurice Clavel, qui plaisait à mon tempérament rebelle. À cette époque, je suis

entré au quotidien *Combat* où l'on m'a confié la rubrique sociale, ce qui m'a fait découvrir un monde que j'ignorais jusqu'alors.

■ C'est-à-dire ?

La réalité sociale. Quand on traite de ces questions, on est vite tenté de se laisser aspirer par la propagande des syndicats, qui savent comment embobiner les journalistes. Mais ils me barbaient, je préférais aller sur le terrain voir la réalité en entreprise. Cette expérience a été confortée plus tard par un mandat de conseiller prud'homme.

■ Vous étiez de gauche ?

Mais je le suis toujours ! Pas de la gauche institutionnelle, pas celle des partis, mais celle du peuple, celle des gilets jaunes à l'époque des ronds-points, celle des infirmières épuisées... Et je suis républicain, au sens de la *res publica*, du bien commun. C'était le thème du prince Jean pour sa maîtrise de philo. On aimerait bien connaître son travail. Connaissez-vous un éditeur ?

propos recueillis par Annette Delranck

5 NOVEMBRE LA COUR DES COMPTES

1807. On ne prête qu'aux riches... Et souvent Napoléon I^{er} est considéré comme le fondateur d'institutions d'Ancien Régime qu'il n'a fait que revivifier. Ainsi, la Cour des comptes, créée par l'Empereur le 5 novembre 1807, afin de contrôler les dépenses et de relever les irrégularités commises par les administrations, n'est que l'héritière de la *Curia Regis* médiévale. La première mention d'une cour des comptes en France remonte à 1256, dans une ordonnance de Saint Louis aux maires de Haute-Normandie. Installée au palais de la Cité, à Paris, en 1303, la « chambre des Comptes » y demeurera jusqu'à la Révolution. Dès le XV^e siècle, elle devient l'organe le plus important de la monarchie après le Conseil, avant d'être supprimée par la Révolution.

6 NOVEMBRE VLADIMIR KIRILOVITCH DÉCOUVRE SAINT-PÉTERSBOURG



Le Grand Duc Vladimir en 1938.

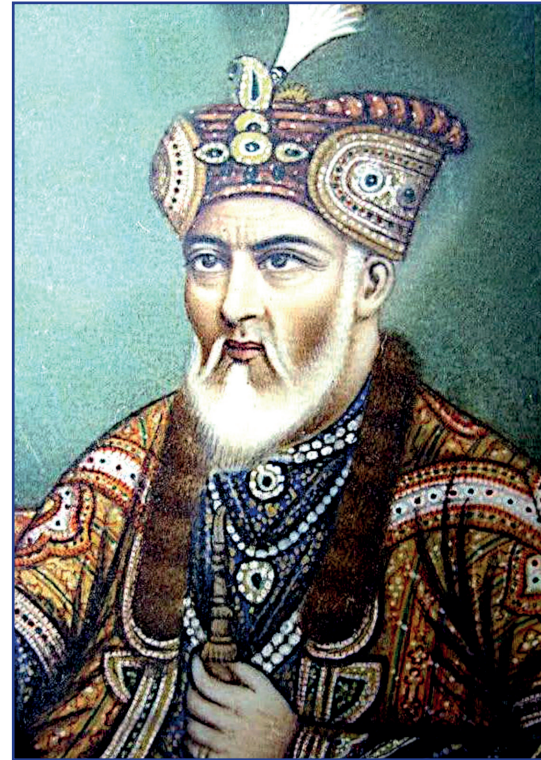
Après la mort en 1918 du « tsar » Michel II, probablement exécuté sans autre forme de procès, comme tant de membres de la Famille impériale, la légitimité dynastique passa entre les mains d'un petit-fils d'Alexandre II, le grand-duc Kyrill Vladimirovitch, né en 1876, et l'un des rares rescapés de l'hécatombe communiste. Celui-ci avait épousé, le 8 octobre 1905, Victoria Melita de Saxe-Cobourg-Gotha, sa cousine germaine, divorcée du grand-duc de Hesse. Ce mariage, prohibé par l'Église orthodoxe, n'a pas été autorisé par le tsar Nicolas II, qui

a exilé les « coupables » pendant quatre années. Dès le début des troubles, Kyrill et sa famille se réfugient en Finlande, où voit le jour, le 30 août 1917, un garçon prénommé Vladimir. Chef de la Maison impériale en exil, de 1938 à 1992, le grand-duc Vladimir aura la joie d'assister à la chute de l'Union soviétique. Le 6 novembre 1991, à l'invitation du maire Anatoli Sobtchak, il découvre enfin la capitale de ses ancêtres, à l'occasion des cérémonies qui – refermant la parenthèse de Leningrad – restituent à la ville son nom de Saint-Petersbourg. Il repose aujourd'hui avec ses ancêtres, dans la basilique de la forteresse Saint-Pierre-Saint-Paul...

7 NOVEMBRE MORT DU DERNIER GRAND MOGHOL

1862. Par une après-midi humide, peu après la fin de la mousson, un cadavre enveloppé d'un linceul est escorté par un petit détachement jusqu'à une tombe anonyme. Quelques prières sont vite récitées par un mollah, en présence de deux fils du défunt, puis le corps est déposé dans une fosse creusée à l'avance, et recouvert de chaux. Les soldats remettent en place le gazon afin d'effacer toute trace de la sépulture. Cette scène se passe à Rangoun, capitale de la Birmanie, le 7 novembre 1862, en contrebas du grand stupa doré de la pagode Shwedagon. Quant au défunt, il n'est autre que « Sa Divine Altesse Muhammad Bahadur Shah Zafar, calife des Temps nouveaux, Glorieux successeur de Jamshed... ». Le dernier des Grands Moghols, jadis souverain des Indes, n'était plus qu'un malheureux vieillard de quatre-vingt-sept ans, au cœur brisé par les deuils et les affres de l'exil.

Lorsqu'il voit le jour, en 1775, le fils de Muhammad Akbar Shah II et de Lalbai, une de ses femmes hindous, les Britanniques – représentés par l'East India Company, la Compagnie des Indes occidentales – ne contrôlent vraiment que trois enclaves côtières. La dynastie timuride à laquelle il appartient a été fondée deux siècles et demi auparavant, par Babur, descendant de Tamerlan, et de Gengis Khan par sa mère. Elle a connu son apogée au temps d'Aurangzeb, contemporain de Louis XIV, qui gouvernait cent trente millions de sujets, musulmans et hindous, sur la quasi-totalité de la péninsule indienne, jusqu'à l'actuel Afghanistan. Au cours du XVIII^e siècle, Delhi, la capitale, est pillée à deux reprises par les armées persanes. Les querelles de succession, les crises



Muhammad Bahadur Shah.

agraires, la recrudescence de l'intolérance religieuse, feront ensuite le jeu du colonialisme européen. L'Empire moghol se morcelle en centaines de principautés presque indépendantes auxquelles la Compagnie anglaise impose peu à peu sa tutelle. Tant et si bien qu'à l'avènement de Muhammad Bahadur, qui monte sur le trône tardivement, en 1837, à la mort de son père, l'Empire moghol n'est plus qu'un fantôme.

Le nouveau souverain, déjà âgé de soixante-deux ans, n'a aucune ambition politique. En revanche, sous le nom de plume de Zahar – le Victorieux –, il s'est taillé une réputation de poète et de calligraphe. À sa cour, au Fort-Rouge de Delhi, se côtoient écrivains, peintres en miniature et sages soufis. Mais tandis que Zafar arbitre de pacifiques joutes littéraires ou préside des récitals de poésie à la lumière du clair de lune, les Britanniques rognent chaque jour davantage ses prérogatives...

C'est dans cette ambiance crépusculaire que survient la « Grande Mutinerie » de 1857. Depuis plusieurs années, la campagne d'occidentalisation menée par le gouverneur général James Dalhousie soulève des vagues de mécontentement. L'interdiction des mariages d'enfants, de l'immolation des veuves ou la lutte contre la secte des étrangleurs thugs heurtent certaines susceptibilités indiennes. D'autre part, Dalhousie ne cache pas son ambition de poursuivre les annexions et de supprimer la dignité impériale

à la mort de Bahadur Shah Zafar. Or, l'armée de la Compagnie des Indes Orientales, qui tient le pays, est formée à quatre-vingt-dix pour cent d'autochtones, les « cipayes ». Les premiers troubles se produisent en janvier 1857... à cause d'un nouveau type de cartouches. En effet, avant de les introduire dans leurs fusils, les soldats doivent en déchirer l'enveloppe avec les dents, au grand dam des hindouistes comme des musulmans, qui les suspectent de contenir de la graisse de bœuf ou de porc...

Dans la nuit du 10 au 11 mai, le 11^e régiment de cavalerie du Bengale, cantonnée à Meerut, à soixante-dix kilomètres au nord-est de Delhi, se mutine. Les prisons sont ouvertes, et les Européens, ainsi que les Indiens chrétiens, sont massacrés. Dès le lendemain, les insurgés s'emparent du Fort-Rouge et acclament Zafar, infirme et presque sénile, mais symbole entre leurs mains comme il l'était entre celles des Anglais.

Ces derniers finissent par réagir. Avec l'aide des Pachounes d'Afghanistan, des sikhs du Pendjab ou des chiites de l'Oudh, qui craignent une résurrection du pouvoir moghol, le général John Nicholson rentre dans Delhi le 14 septembre. Pendant plusieurs jours, on saccage, on pille. Des seize fils de l'empereur, la plupart sont capturés, jugés et pendus.

Le vieil empereur a trouvé refuge au tombeau de Humayun, dans les faubourgs de Delhi, avec deux de ses fils et l'un de ses petits-fils. Le 17 septembre, il est contraint de se rendre. Dès le lendemain, Hodson, fait exécuter les trois princes. Quant à Zafar, il est exhibé en public « comme un fauve en cage ». Dans le cachot où il lui rend visite, le correspondant du *Times* ne voit qu'un « vieillard au regard vague [...] assis en silence, les yeux rivés au sol, comme parfaitement indifférent au sort qui lui était imposé. » Il lui arrive pourtant de sortir de sa torpeur pour psalmodier des vers de sa composition, qu'il trace au fusain, à même les murs.

Condamné pour « trahison », Zafar est expédié en Birmanie, avec l'une de ses femmes, Zinat Mahal, et quelques rescapés de la famille impériale. Le dernier Moghol s'y éteindra quatre années plus tard. Le poète Ghalib rédigera cette épitaphe : « *Le vendredi 7 novembre, qui est aussi le 14 Jomadu ul Awwal, Abu Zafar Siraj ud Din Bahadur Shah a été libéré de la prison des étrangers et de celle de la chair. En vérité, nous appartenons à Dieu, et nous retournons à Lui.* »

8 NOVEMBRE

NAISSANCE DE LADY LOUISE WINDSOR

Sophie Rhys-Jones, comtesse de Wessex, entame son dernier mois de grossesse à Bagshot Park, dans le Surrey. Soudain, durant la nuit du 8 novembre 2003, elle ressent de violentes douleurs. Elle vient d'être victime d'un décollement prématuré du placenta. Après un retard d'une demi-heure due à une incompréhension téléphonique avec un officier de police, la parturiente est transportée à Frimley Park, un hôpital proche, et est délivrée par césarienne, à 23 h 32. L'enfant, souffrant d'insuffisance respiratoire, ainsi que d'une jaunisse, est transférée au centre hospitalier Saint-George, à Tooting, dans la banlieue sud de Londres. Sophie se rétablit lentement. Seuls son mari et ses parents peuvent lui rendre visite. La reine s'informe régulièrement de la santé de sa bru et de sa nouvelle petite-fille. Celle-ci recevra, le 27 novembre, les prénoms de Louise Alice Elizabeth Mary. Selon les règles dynastiques alors en vigueur, passant après son frère James vicomte Severn, né en 2007, elle est treizième dans l'ordre de succession au trône de Grande-Bretagne.

9 NOVEMBRE

ABDICATION DE GUILLAUME II

1918. Après la défaite de l'Allemagne, alors que la Révolution menace, l'empereur allemand Guillaume II est contraint d'abdiquer. C'est en présence du Kronprinz – le prince héritier Guillaume – et du maréchal Paul von Hindenburg, qu'il se résout à abandonner le pouvoir, le 9 novembre. Son fils aîné renonce également à ses droits. Le vieux souverain lance : « Puisse mon abdication servir au bien de l'Allemagne ! » Il s'exile aux Pays-Bas, à Doorn, où il mourra, en 1941.



Guillaume II, buste devant sa résidence hollandaïse de Huis Doorn en Hollande.

TUNISIE

Une « placette Reine Marie de Roumanie » a été inaugurée le 27 octobre 2020, face au consulat de Roumanie à Tunis, en application d'une décision prise par le conseil municipal de Tunis le 6 décembre 2019. La reine Marie a une promenade à son nom à Paris en bordure de Seine, rive gauche en face des jardins du Trocadéro, depuis octobre 2019.

BOUTHAN



La princesse Euphelma Singye Wangchuck, sœur du roi Jigme Khesar Wangchuck, a épousé Thinlay Norbu, frère de la reine Jetsun Pema, Dasho, le 29 octobre,

Dynastie

édité par SPFC-ACIP SA Siret Nanterre 41838214900015
60, rue de Fontenay 92350 Le Plessis Robinson
ISSN 2679-4926 - imprimé par nos soins
Directeur de la publication : F. Aimard
Rédacteur en chef : Ph. Delorme

Au sommaire de ce numéro :
p. 1 Princesse Géraldine
- p. 2 - Actualité -
pp. 3-4 : Éphéméride.

Retrouvez et soutenez *Dynastie* sur

<https://archivesroyalistes.org/-Dynastie->

<https://www.facebook.com/Dynastie>

<https://www.calameo.com>

Abonnement à Dynastie

40 euros par virement à SPFC-ACIP
IBAN : FR76 1336 9000 0660 5282 0104 285
BIC : BMMMF2A

sans oublier de transmettre votre adresse postale et votre courriel à frederic.aimard@gmail.com

Un exemplaire papier reprenant tous les numéros de 2019 et 2020 devrait être disponible début 2021 à des conditions qui restent à définir.